



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

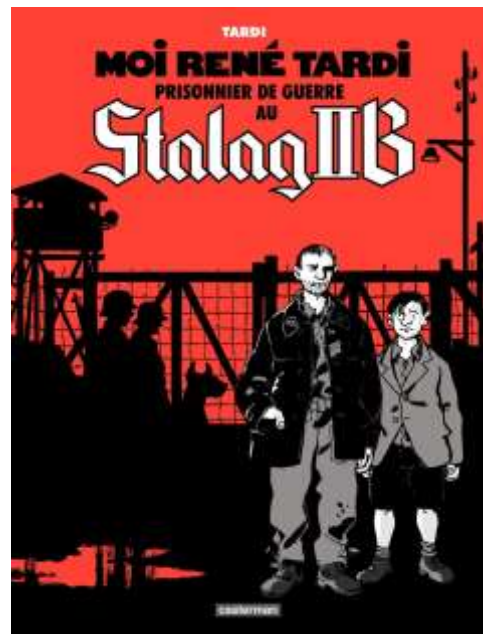
Moi René Tardi, souvenirs d'un prisonnier de guerre (Jacques Tardi)

Brecht Capiou

Octobre 2018

En 2012, le dessinateur de bande dessinée français Jacques Tardi publiait *Moi René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB* et sa suite, intitulée *Mon retour en France*. Cette histoire en deux tomes raconte les tribulations pendant la Seconde Guerre mondiale de René Tardi, le père de Jacques, d'abord membre de l'équipage d'un tank, puis prisonnier de guerre numéro 16402 du Stalag II B d'Hammerstein, en Poméranie orientale. Ce diptyque est probablement l'œuvre la plus thérapeutique de Tardi, un artiste obsédé par les conflits mondiaux et le rôle joué par l'homme ordinaire.

Dans ce diptyque, Jacques Tardi se base bien entendu sur les souvenirs de son père, à qui il avait conseillé, en 1980, de mettre par écrit les souffrances qu'il avait endurées pendant la guerre. Mais il fouille également sa propre mémoire et s'insinue lui-même dans la bande dessinée sous les traits d'un enfant en culottes courtes. Ce personnage permet au dessinateur d'entamer un dialogue imaginaire avec René Tardi et de discuter de sujets qui n'avaient jamais été abordés du vivant du père. Souvent, ce dialogue dégénère en dispute, car ces deux têtes de mule tentent d'expliquer la Seconde Guerre mondiale de leur propre point de vue. L'enfant accompagne néanmoins son père, depuis les premiers combats en mai 1940 jusqu'aux souvenirs de sa femme Henriette à la gare de Valence, le 23 mai 1945, en passant par sa détention dans un *stalag*. Au fil de son odyssée, René Tardi commente abondamment les événements qui ont conduit à son incarcération et



raconte la vie à l'intérieur du Stalag IIB, avec tout le sarcasme qu'on peut en attendre. Ce qui frappe immédiatement dans cette bande dessinée, c'est que Jacques Tardi explique souvent à son père des choses qu'il ne peut connaître à ce stade de la narration, mais qui posent un cadre historique plus large. Il appliquera d'ailleurs, fort logiquement, ce procédé rétrospectif dans tout le diptyque. Le choix de l'auteur ne nuit pas aux aspects biographiques de l'histoire, bien au contraire : il augmente l'authenticité du récit de René, car les ajouts historiques alimentent et renforcent le vécu personnel.

Si le dessinateur s'était déjà révélé être un maître dans l'art d'illustrer l'atrocité des tranchées pendant la Première Guerre mondiale, il fournit une œuvre au moins aussi dynamique en reproduisant l'horreur d'un *stalag*. Ses planches panoramiques, complétées par les descriptions extrêmement détaillées de René Tardi, donnent une bonne image du quotidien dans un camp de prisonniers de guerre. La palette de couleurs est pratiquement identique à celle des bandes dessinées réalisées par Jacques Tardi sur la Première Guerre mondiale. Les tons principaux de cette histoire plutôt sombre sont le brun foncé, le noir et le gris. D'autres couleurs apparaissent également à partir de la page 92 du deuxième volet, *Mon retour en France*. Mais n'imaginez pas que cette variation soudaine de tons rompt l'atmosphère sombre du récit. À l'aide d'un stylo (rouge) sang, le dessinateur zoome aux pages 92 et 93 sur les repréailles qu'infligent René et ses compagnons à leurs gardes allemands. Les plus haïs sont pendus sans le moindre pardon, triste point culminant dans l'histoire d'une vie, comme il en existe probablement beaucoup.

De volontaire à prisonnier de guerre

L'histoire du père commence en 1935, lorsqu'il rejoint l'armée en tant que volontaire. Avec René en « insider », le lecteur devient soudain le témoin de la vision qu'avait le commandement français du conflit imminent. Dans ses pas, nous nous étonnons de découvrir une France qui considère son armée comme la meilleure du monde, alors que les nouvelles recrues sont formées dans de vieilles carcasses de tanks de la Première Guerre mondiale. Malgré ses critiques sur l'état des forces françaises à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, c'est surtout l'empressement de René qui frappe le lecteur. Trépignant d'impatience d'en découdre avec les Allemands, il était certain de leur flanquer une raclée avec son petit Hotchkiss H 39 ! Le 22 mai 1940, à peine douze jours après l'invasion de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg, René Tardi et son mécanicien sont extirpés de leur tank et capturés par les Allemands à Mons-en-Chaussée, près de Péronne, dans la Somme. Le long et épuisant voyage jusqu'au camp de prisonniers Stalag IIB peut alors commencer.

Bien que Jacques Tardi ait opté dans son diptyque pour une reconstitution au plus près des tribulations de son père, il s'autorise une entorse à la vérité au moment où René arrive dans le camp de tri Dulag XII D, à Trêves, où il croise brièvement la route de Jean Grange, le futur beau-père de Jacques. Cette rencontre n'a jamais eu lieu, mais il est pratiquement certain que les deux hommes y sont bel et bien passés un jour. En effet, le Dulag XII D de Trêves était un *Durchgangslager* bien connu, c'est-à-dire un lieu de rassemblement pour tous les prisonniers de guerre issus des quatre coins d'Europe. Les hommes y étaient triés avant d'être transférés dans les différents *stalags*. Le fait que René et Jean se soient vraiment rencontrés plus tard et qu'ils aient immédiatement ressenti une grande fraternité en raison des souffrances vécues pendant leur détention donne un épilogue émotionnel qui propulse cette histoire, déjà intense, au sommet de l'art.

Un autre élément frappant est que Jacques Tardi dépeint son père tel qu'il était, sans l'idéaliser. Avant la guerre, il jure et râle sur tout, et ce n'est pas mieux pendant sa détention. René ne suscite donc pas beaucoup de sympathie auprès du lecteur, ce qui le rend d'autant plus très humain. En effet, la plupart d'entre nous n'ont aucune prédisposition à l'héroïsme et nous ne participons pas à une guerre qui met notre caractère à l'épreuve. Mais lorsque ça arrive, on constate que beaucoup de gens essaient d'organiser leur vie telle qu'elle était auparavant. Dans un *stalag* aussi, il est question de train-train, même si ce n'est pas l'image que s'en fait le grand public. On pense en effet spontanément à des films de la culture populaire, tels que *Stalag 17* (Billy Wilder, 1953) ou *La grande évasion* (John Sturges, 1963), basé sur des faits réels et où des prisonniers alliés tentent de s'échapper du camp en creusant un tunnel. Les protagonistes sont plus valeureux que jamais, alors que les Allemands sont dépeints sous leur plus mauvais jour. Les conditions de vie difficiles dans un *stalag* moyen sont à peine abordées et sont toujours subordonnées à la planification de l'évasion spectaculaire. C'est donc tout à l'honneur de Jacques Tardi de donner une image plus nuancée et plus réaliste de la vie dans un camp, où l'ennui et la routine faisaient aussi partie de l'existence quotidienne.



De prisonnier de guerre à homme libre

Bien que le style narratif et descriptif de Jacques Tardi soit une bénédiction pour le récit, il est malheureusement aussi une malédiction pour les phylactères. Certaines planches sont à moitié recouvertes par une bulle, ce qui donne l'impression de lire un roman illustré plutôt qu'une bande dessinée. Mais Jacques Tardi jouit d'un tel crédit auprès de ses lecteurs qu'il parvient à s'en tirer. Du moins dans le premier volet, *Moi René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB*, car *Mon retour en France* est un vrai calvaire. Les grands phylactères sont en plus surmontés de descriptions de chaque petite ville où est passé René après l'évacuation du *stalag*, ce qui freine fortement l'histoire et n'est pas toujours très intéressant. Une bande dessinée est un média imagé qui suit d'autres règles qu'un roman. Il aurait été plus judicieux de sélectionner les lieux les plus particuliers. À la fin de cet album, il est fait mention d'un troisième tome, où René Tardi retourne en Allemagne, mais qui n'est pas encore paru.

Moi René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB et *Mon retour en France* forment ensemble le récit très personnel du père du dessinateur de bande dessinée français Jacques Tardi sur sa détention dans le Stalag IIB. Dans la longue préface de ce diptyque, Dominique Grange, la femme de Jacques Tardi, nous confronte à l'accueil douloureux qui fut réservé à Jean Grange par sa famille après la guerre. Il fut confronté aux moqueries amères et à l'incompréhension, car le grand-père maternel avait survécu aux tranchées de la Première Guerre mondiale et n'avait pas la moindre indulgence pour les « perdants » de mai 1940. Ce n'est que bien des années plus tard que Jean, qui s'était complètement refermé sur lui-même, put bénéficier du soutien du très respecté René Tardi. Ce dernier avait échappé à ce genre de retour et put, contrairement à son ami, mettre des mots sur les atrocités vécues. Deux familles, deux histoires extrêmement captivantes. Néanmoins, celle de Jean Grange, malgré le témoignage courageux de sa fille Dominique, se perd en grande partie, alors que nous pouvons classer celle de René Tardi parmi un club select de bandes dessinées biographiques impressionnantes¹.



Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.